

volumes, les contradictions l'arrêteraient à chaque pas; il ne saurait distinguer les dispositions ayant encore vigueur, de celles qui n'en ont plus et de celles qui n'en eurent jamais. En tout pays, mais surtout dans notre France, la différence est énorme entre le précepte et l'action, entre ce qu'on devrait faire et ce qu'on fait. Au milieu d'une stérile abondance, nos codes péchaient par d'inexcusables omissions. Ainsi nous avons attendu jusqu'au 1<sup>er</sup> mai 1812 pour y insérer une loi pénale contre ceux qui traiteraient de capitulation en rase campagne. Nous n'avons jamais eu pour le service d'armée un règlement adapté au régime des divisions et des corps d'armée permanens<sup>1</sup>; les rapports de l'artillerie et

<sup>1</sup> Il existait pour le service des troupes en campagne deux réglemens, l'un du 12 avril 1788, relatif à la cavalerie, l'autre du 5 avril 1792, relatif à l'infanterie, dressés tous deux sur d'anciens errements, et tous deux à peu près inconnus à l'armée. Pendant la guerre d'Autriche, en 1809, l'Empereur sentit la nécessité d'un ré-

du génie, et surtout de l'administration avec l'état-major, sont restés dans le vague. A côté de telles imperfections, certains actes grandioses décelèrent le doigt du grand homme. Nous citerons dans cette catégorie le décret impérial relatif aux aigles des régimens, qu'on dirait avoir été rédigé dans le sénat romain sur la proposition de Scipion; et celui du 24 décembre 1811 sur la défense des places de guerre, où respire une si héroïque connaissance du cœur humain et de la profession des armes.

LA guerre, considérée comme science technique, a fait des progrès continuels, mais lents, depuis l'emploi de la poudre jusqu'au renouvellement du pas égal, et au perfection-

nement de campagne. Il eût fallu, pour en faire un bon, du temps et du travail; on se contenta de réimprimer à la hâte le règlement du 5 avril 1792, avec quelques changemens, dont le principal fut la substitution du mot *baraque* au mot *tente*.

nement du système de feu dans les armées prussiennes. Elle restera probablement stationnaire, tant qu'une découverte capitale ne produira pas une révolution dans les arts. En effet, vingt-quatre années de batailles livrées au monde entier par la plus ingénieuse des nations, n'ont suggéré aucun changement à l'arme principale des modernes, le fusil garni de la baïonnette, et la tactique n'a guère été poussée au-delà des combinaisons que le grand Frédéric avait imaginées.

Mais les applications de la science ont été variées à l'infini, les idées saines popularisées, les préjugés dissipés. Le dernier officier-major de notre infanterie eût souri de pitié en entendant les graves dissertations de nos devanciers sur l'ordre profond et l'ordre mince.

Un artilleur à cheval pourrait-il croire que, douze ans avant la révolution, on a écrit des volumes pour prouver que la mobilité des canons est une qualité superflue, et que les mêmes pièces montées sur les mêmes affûts doi-

vent servir le long des côtes, sur les remparts, aux sièges et en campagne! On a secoué le joug des places inutiles. On ne s'est plus contenté de victoires sans résultat. Le luxe revenu avec les institutions monarchiques, n'ayant pas pénétré au-dessous des premières couches de l'armée, elle a pu, légère de bagages et industrieuse dans ses moyens de subsistance, s'émanciper jusqu'à un certain point de la rigueur des lignes d'opération. Un général a mis en action à la fois cent quatre-vingt mille hommes et cinq cents pièces de canon sur le même champ de bataille.

La stratégie a pris l'essor et a complété la science de la guerre. Michel-Ange dit un jour du Panthéon de Rome : « Je l'élèverai à quatre cents pieds du sol. » Et il le plaça sur le faite de l'église de Saint-Pierre. Ainsi fut fait de nos jours avec la théorie des mouvemens d'armée. Le vieux roi de Prusse avait gagné des batailles par l'emploi de l'ordre oblique; Napoléon s'en servit pour conquérir des royaumes en une

semaine ou en un mois. Il en obtint des profits plus étendus, parce qu'il l'appliqua sur une plus vaste échelle. Suivez le profond stratège dans les manœuvres brillantes de talent et d'audace qui ont précédé les journées de Marengo, d'Ulm, d'Austerlitz et d'Iéna. Voyez-le ensuite prendre son champ de bataille, et ne vous étonnez plus de ce qu'une seule victoire renverse un État.

Au reste, ce ne sont pas là des bienfaits pour les peuples. Mieux valait pour eux que les querelles de rois se vidassent avec vingt mille soldats qu'avec deux cent mille. Le préjugé qui condamnait les armées les plus nombreuses à assiéger Berg-op-Zoom pour se préparer à entrer en Hollande, ou à prendre jusqu'à la dernière bicoque de Flandre, avant de songer à percer dans le cœur de la France : ce préjugé diminuait les maux de la guerre, sinon dans leur intensité, du moins dans leur développement. L'usage des tentes préservait les troupes des maladies pernicieuses.

Tout cela est vrai; et cependant on ne reviendra ni aux petites armées, ni aux sièges de convention, ni aux maisons de toile<sup>1</sup>. Chaque puissance belligérante continuera à se faire beaucoup de mal à elle-même, dans l'espoir plus ou moins fondé d'en faire davantage à son adversaire. Cherchons plus haut le remède; cherchons-le dans la libre manifestation de l'opinion publique, dans des institutions assez fortes pour résister aux volontés individuelles des gouvernans, et pour les réduire à ne plus être que les serviteurs

<sup>1</sup> Quelques guerriers philanthropes ont désiré qu'on reprît l'usage des tentes : ce vœu ressemble à celui que formaient au seizième siècle les Montluc et les Bayard, pour qu'on abandonnât l'usage de ces armes traîtresses au moyen desquelles un lâche, tapi derrière un buisson, donne la mort au brave qu'il n'aurait pas regardé en face. Celui qui fera la guerre avec des tentes aura toujours des embarras de transport qui le mettront dans un état d'infériorité contre celui qui n'en aura pas. Si jamais les peuples du Nord se débordent sur ceux du Midi, ce qui est autant à craindre que jamais, ils n'arriveront pas campés sous des maisons de toile.

plus ou moins habiles des intérêts généraux. L'esprit de liberté tuera l'esprit militaire. Il ne sera plus permis aux princes de faire entre-égorger les peuples pour des intérêts de dynastie, ou par des lubies d'ambition. Les gouvernans, quel que soit leur titre et l'origine de leur pouvoir, ne pourront subsister qu'en s'effaçant personnellement devant la volonté générale. Les nations, comparant les désastres de la bataille au mince profit de la victoire, ne pousseront plus le cri de guerre, hormis dans les circonstances très-rares où il s'agira de vivre libre ou mourir, ainsi qu'il arriva, en 1792, à la France menacée dans son existence par les rois d'Europe injustement coalisés.

Les grands événemens sont la grande école du genre humain, et la guerre est l'apprentissage de la guerre. De même que les dernières campagnes de la guerre de trente ans avaient formé pour le siècle de Louis XIV les Condé et les Turenne, ainsi Napoléon eut à choisir parmi les génies puissans que la révolution

avait fait éclore. Il fit aussi des généraux, et en grand nombre : les uns, que le hasard avait groupés autour de lui dans les campagnes d'Italie ; les autres, qu'offrirent à ses regards les guerres qu'il fit ensuite. Vaincre et trouver des instrumens de victoire était le travail de sa vie. Pourvu qu'on fût disposé à ne plus avoir d'autre avenir, d'autres desseins, d'autres volontés, que l'avenir, les desseins et la volonté du maître, il ne demandait pas aux hommes ce qu'ils avaient pensé autrefois, ni ce qu'ils pensaient encore, mais ce qu'ils savaient faire. L'histoire dira que plusieurs de ses aides-de-camp, et ce n'était pas ceux qu'il estimait le moins, avaient voté contre le consulat à vie<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Drouot, un des plus beaux caractères de notre âge ; Mouton, comte de Lobau, excellent homme de guerre ; Bernard, officier-général du génie, conduit par les malheurs des temps à offrir aux États-Unis de l'Amérique septentrionale des services qui ont été acceptés avec empressement, et qui là au moins seront utiles à la cause de l'humanité.

Toutefois, les réputations militaires sorties de son règne sont loin d'avoir égalé les réputations acquises au temps de la République, et les généraux qui ont rendu leur nom célèbre dans les deux époques, ont brillé de moins d'éclat dans la seconde. Il ne faut pas s'en étonner. Et d'abord, une cour, tant nouvelle qu'elle soit, ne fût-elle même qu'un quartier-général transformé de la veille, est un champ ouvert à la médiocrité. Les nécessités du métier de courtisan rapetissent chaque jour les hommes qui ont le plus de valeur réelle. Napoléon exerçait plus d'influence sur les esprits comme monarque que comme guerrier, et il formait autour de lui des serviteurs et non pas des élèves. L'exemple de sa haute fortune, l'ambition qu'il se plaisait à exciter, les grandes existences qu'il créait, inspiraient, non le désir de la gloire, mais la passion de s'élever; et ses lieutenans rêvaient des royaumes autant que des batailles gagnées, autant que l'honneur d'illustrer eux et la France.

D'ailleurs, auquel de ses élèves Homère a-t-il transmis le secret de l'Iliade? Le talent de Napoléon, tout d'inspiration et de génie, n'était pas de nature à faire école. D'une part, son immense supériorité sur ceux qui l'entouraient, leur donnait une excessive défiance de leurs propres forces; d'autre part, sa puissance absolue courbait les esprits indépendans, et permettait à peine qu'une idée heureuse jaillît d'un autre cerveau que du sien. Il ne convenait ni à sa politique, ni à son humeur d'éveiller des mérites transcendants, et surtout de leur donner trop d'essor. Dans les armées que l'Empereur commandait en personne, l'occasion manquait aux généraux pour se déployer tout entiers. Ailleurs, Napoléon employait quelquefois les hommes à contre-poil de leur aptitude, ou il leur confiait des forces insuffisantes pour réussir, ou bien encore il poursuivait avec tiédeur des opérations chaudement entamées, distrait qu'il était par des conceptions nouvelles. Cet amant préféré de la fortune eût été tenté

de regarder comme des infidélités les faveurs que la déesse eût accordées à un autre. Au milieu du dépit que lui donnaient des entreprises avortées, il se consolait en entendant raconter que les soldats s'étaient écriés : « Ah ! si l'Empereur avait été là ! »

Au reste, la vive clarté qu'ont jetée les exploits d'un seul homme, a obscurci les autres renommées ; et si, pendant une guerre prolongée, il s'est présenté telle circonstance où nos guerriers de haute stature n'ont paru que des nains, c'est parce qu'on les considérait accolés à un géant.

Plusieurs généraux classés par nous au second ordre, tiendraient le premier rang dans les troupes des puissances rivales. On imaginerait difficilement ce que renfermait de capacités variées et de caractères élevés notre armée de glorieuse mémoire. En Espagne surtout, la guerre était moins subordonnée à une direction générale, et donnait par-là plus de prise au développement des facultés indivi-

duelles ; aussi a-t-il pu s'y former assez d'officiers et de généraux pour en approvisionner toutes les armées du monde.

Avec ses passions et malgré ses erreurs, Napoléon est, à tout prendre, le plus grand homme de guerre des temps modernes. Il a porté dans les combats un courage stoïque, une ténacité profondément calculée, un esprit fécond en inspirations soudaines, qui déconcertaient par des ressources inespérées les plans de l'ennemi. Qu'on se garde d'attribuer une longue suite de succès à la puissance organique des masses qu'il a mises en mouvement. L'œil le plus exercé aurait peine à y découvrir autre chose que des élémens de désordre. Qu'on ne dise pas non plus qu'il fut capitaine heureux parce qu'il était monarque puissant. De toutes ses campagnes, les plus mémorables sont : la campagne de l'Adige, où, général de la veille, commandant à une armée peu nombreuse, et, dans le commencement, mal

ordonnée, mal outillée, il se plaça de prime-abord plus haut que Turenne, et à côté de Frédéric; et la campagne de France en 1814, où, réduit à une poignée de soldats harassés, il combattait à un contre dix. Les dernières lueurs de la foudre impériale éblouissaient encore les yeux de nos ennemis, et il faisait beau voir comme les élans du vieux lion pourchassé, resserré, traqué, retraçaient au vif les jours de sa jeunesse où il s'épanouissait dans les champs du carnage.

Napoléon possédait à un degré éminent les facultés du métier des armes : tempérant et robuste, veillant et dormant à volonté, paraissant à l'improviste où on l'attendait le moins, il ne dédaignait pas les détails auxquels se rattachent parfois des résultats importans. Souvent la main qui venait de tracer des règles pour le gouvernement de plusieurs millions d'hommes, rectifiait l'état de situation inexact d'un régiment, ou écrivait d'où l'on devait tirer deux cents conscrits, et dans quel magasin

on prendrait leurs souliers <sup>1</sup>. Interlocuteur patient et facile, il interrogeait à fond; il savait écouter, talent rare chez les grands de la terre. Il a porté dans les combats un courage froid et

<sup>1</sup> Nous pourrions rapporter, à l'appui de cette assertion, des milliers de lettres écrites par Napoléon, de partout et dans toutes les circonstances de sa vie, non-seulement à ses ministres et à ses maréchaux, mais même à des fonctionnaires d'un ordre moins élevé. Pour ne prendre nos exemples que dans la guerre d'Espagne, nous insérerons ici une lettre que l'Empereur écrivait d'Aranda del Duero, dans la campagne de 1808, au général Drouet, commandant alors la 11<sup>e</sup> division militaire, dont le quartier-général avait été transféré de Bordeaux à Bayonne :

« Monsieur le général Drouet, passez la revue des fusiliers de ma garde à Marrac, et faites partir deux cents fusiliers bien habillés, bien armés et ne manquant de rien. Ils seront conduits par un officier, deux sergents et quatre caporaux. Dirigez ce détachement de deux cents hommes sur Burgos. Il faut qu'ils aient tous leurs deux paires de souliers dans le sac et une aux pieds, leur capotte et cinquante cartouches. Ne les faites partir que bien assuré qu'ils ont tout cela. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

» Aranda, le 29 novembre 1808.

» NAPOLÉON. »

impassible ; jamais esprit plus profondément méditatif ne fut plus fécond en illuminations rapides et soudaines. En devenant empereur, il ne cessa pas d'être soldat. Si, avec le progrès de l'âge, son activité diminua, c'est que les forces physiques étaient moindres<sup>1</sup>.

Dans les jeux mêlés de calcul et de hasard, on court toujours des risques d'autant plus grands, qu'on veut obtenir de plus grands avantages. C'est là précisément ce qui rend si funeste aux nations la trompeuse science des conquérans. Napoléon, quoique naturellement aventureux, ne manquait ni de suite, ni de méthode, et il n'usait ni ses soldats, ni ses trésors là où suffisait l'autorité de son nom. Ce qu'il pouvait obtenir par les négociations ou par la feinte, il ne le demandait pas à la force

<sup>1</sup> Dans les dernières années, l'Empereur était devenu gros ; il mangeait davantage, dormait plus long-temps et montait moins à cheval ; mais il avait conservé toute la force de sa tête, et ses passions avaient perdu peu de leur vivacité.

des armes. L'épée tirée du fourreau ne fut ensanglantée que lorsqu'il était impossible d'arriver au but par une manœuvre. Toujours prêt à combattre, habituellement il choisissait l'occasion et le terrain. Il a donné quarante batailles pour huit ou dix qu'il a reçues.

D'autres généraux l'ont égalé dans l'art de disposer les troupes sur le terrain. Quelques-uns ont donné une bataille aussi bien que lui. On en citerait plusieurs qui l'ont mieux reçue. Il les a surpassés tous dans la manière de diriger une campagne offensive.

Les guerres d'Espagne et de Russie ne prouvent rien contre son génie. Ce n'est pas avec les règles de Montécuculli et de Turenne manœuvrant sur la Renchen qu'il faut juger de telles entreprises. Les uns guerroyaient pour avoir tel ou tel quartier d'hiver; l'autre, pour conquérir le monde. Il lui fallait souvent non pas seulement gagner une bataille, mais la gagner de telle façon qu'elle épouvantât l'Europe et amenât des résultats gigantesques. Ainsi, les vues

politiques intervenaient sans cesse dans le génie stratégique, et pour l'apprécier tout entier il ne faut pas se renfermer dans les limites de l'art de la guerre. Cet art ne se compose pas seulement de détails techniques, il a aussi sa philosophie. Pour trouver dans cette région élevée un rival à Napoléon, il faudrait remonter aux temps où les institutions féodales n'avaient pas encore rompu l'unité des nations antiques. Les seuls fondateurs de religion ont exercé sur leurs sectaires une autorité comparable à celle qui le rendit maître absolu de son armée. Cette puissance morale lui est devenue funeste pour avoir voulu s'en prévaloir même contre l'ascendant de la force matérielle, et parce qu'elle l'a entraîné à mépriser des règles positives dont la longue violation ne reste pas impunie <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Quand Napoléon commandait de petites armées en Italie, sur l'Adige, tout fut observation des règles, tout fut beau, tout fut grand. Successivement il a fait de grandes choses; mais souvent l'emploi du moral a pré-

Quand l'orgueil acheminait Napoléon vers sa chute, il lui arriva de dire : « La France a plus besoin de moi que je n'ai besoin d'elle.... » Et il disait vrai. Mais pourquoi était-il devenu nécessaire? C'est parce qu'il avait confié la destinée des Français aux hasards d'une guerre interminable; c'est parce que, malgré les ressources de son génie, cette guerre, tous les jours plus chanceuse par la mise en jeu de la totalité des forces et par la hardiesse des mouvements, remettait en problème à chaque campagne, à chaque bataille, les fruits de vingt années de triomphe; c'est parce que son gouvernement était modelé de façon que tout de-

dominé sur le positif. La sphère s'agrandit, tout fut chanceux, tout calculé pour de grands résultats. Quelque habile qu'on soit, il y a presque toujours, dans ce jeu terrible, des risques proportionnés à la grandeur des profits. Le succès est devenu plus chanceux. Les armées étaient plus nombreuses. Ses ennemis, à son exemple, ont eu aussi des masses. Enfin le monde physique l'a emporté sur le monde moral. Le talent, le caractère, la profondeur ont des bornes. La machine n'était plus maniable, il a été écrasé.

vait disparaître avec lui, et que du dehors et du dedans devait éclater à la fois une réaction proportionnée à la violence de l'action. La frénésie conquérante avait retourné la question européenne; nous, les fils premiers nés de la liberté et de l'indépendance, nous versions notre sang pour servir des passions royales contre la cause des peuples, et les peuples outragés revenaient plus terribles, armés des principes que nous avions abandonnés.

Parfois cette masse immense de passions qu'il accumulait contre lui, cette multitude de bras prêts à se lever pour la vengeance, portèrent un trouble involontaire dans l'ame de l'ambitieux. Regardant autour de lui, il s'effraya d'être seul, et il songea à affermir sa puissance en la modérant. Alors lui vint en pensée le projet de créer une pairie héréditaire et de refaire sa monarchie sur des bases moins fragiles<sup>1</sup>. Mais Napoléon voyait sans illusion le

<sup>1</sup> Au retour de la campagne de Russie, après la conju-

fond des choses. La nation, occupée toute et toujours à suivre les desseins de son chef, n'a-

ration de Mallet, Napoléon fit de sérieuses réflexions sur la personnalité, la fragilité de sa situation. Il pensa à créer une pairie héréditaire. Il voulait la prendre 1° parmi les plus grands de son État, surtout dans l'ordre militaire; 2° parmi les propriétaires fonciers, chacun le plus riche de son département, attaché au système, ou du moins ne s'en étant pas déclaré jamais le formel et officiel ennemi; 3° parmi ceux ou les fils de ceux qui, dans une circonstance donnée, avaient rendu des services éminens à la patrie, ou l'avaient sauvée dans quelque carrière que ce soit. On aurait vu figurer l'héritier de Sully, et celui du vainqueur de Denain, et celui de Vauban, à côté de Carnot qui sauva la France en 1794 par le déploiement des ressources de la France au Comité de salut public. Cette idée grande et généreuse n'eut pas de suite; elle n'aboutit qu'au sénatus-consulte sur la régence, et à une composition plus régulière et plus impériale du Sénat. Napoléon ne voulut pas rendre ses chefs d'armée indépendans de lui et de son ambition; il ne voulut pas d'une Chambre des pairs qui pourrait lui refuser des soldats. Peut-être était-il encore temps de sauver la France.

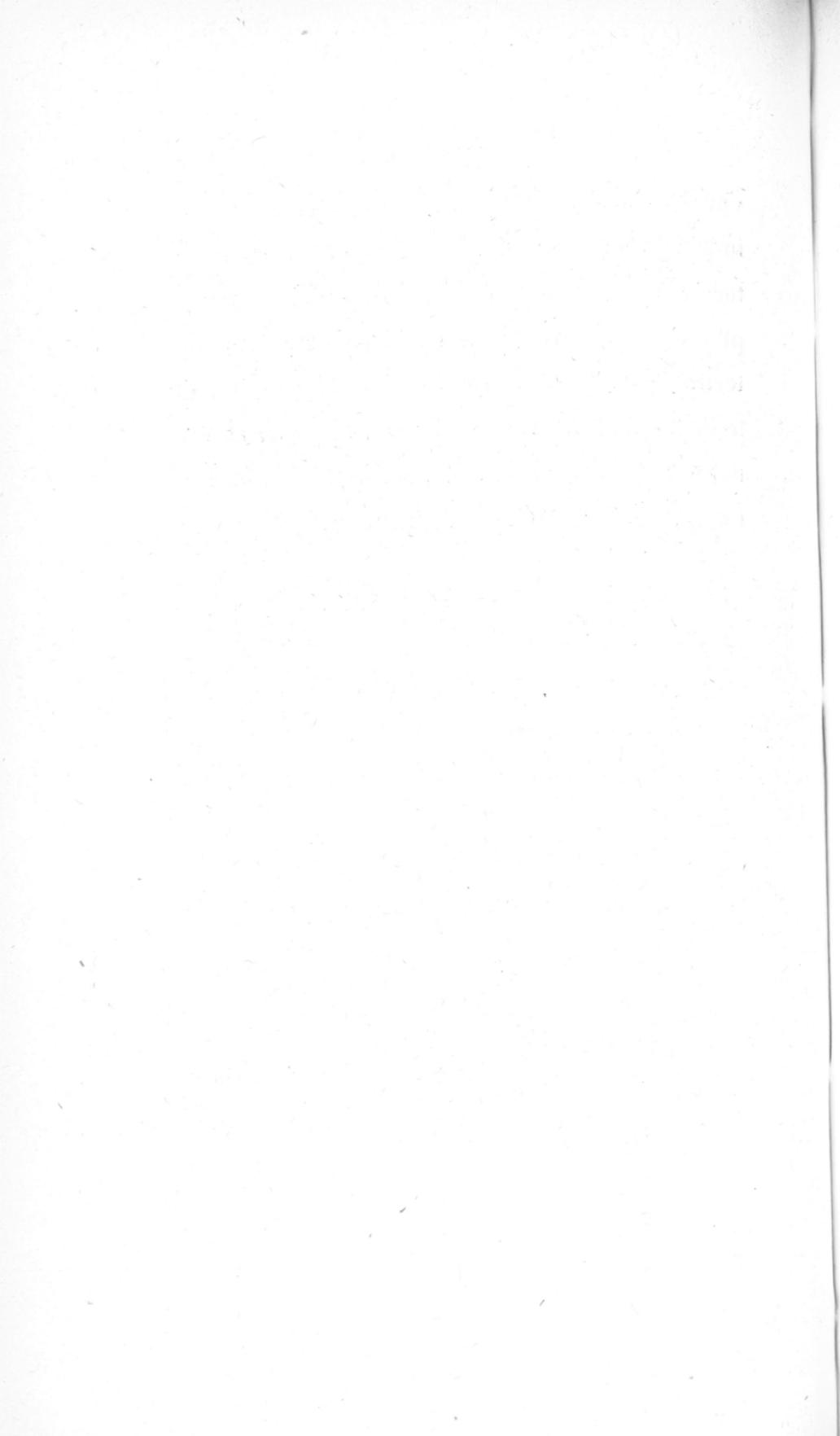
Dans la campagne de France, aux premiers mois de 1814, Napoléon parlait à Troyes en Champagne, avec un de ses généraux, de l'état des choses. « Les ennemis, disait » celui-ci, sont trop nombreux. Nous ne pouvons pas en » venir à bout avec nos soldats qui tombent chaque jour

vait pas eu jusque-là le temps d'en former pour elle-même. Le jour où elle n'eût plus été étourdie par le fracas des armes, elle eût demandé compte de sa servile obéissance. Mieux vaut, pensait-il, pour un prince absolu, combattre les armées de l'étranger, qu'avoir à lutter contre l'énergie des citoyens. Le despotisme avait été organisé pour faire la guerre ; on continua la guerre pour conserver le despotisme. Le sort en était jeté ; la France devait conquérir l'Europe, ou l'Europe subjuguier la France.

Napoléon a péri ; il a péri pour avoir tenté avec les hommes du dix-neuvième siècle l'œuvre des Attila et des Gengiskan ; pour avoir cédé à une imagination toute contraire à l'esprit contemporain, que sa raison connaissait pourtant si bien ; pour n'avoir point voulu

» et qu'on ne remplace pas ; il faut que la France se  
 » lève..... — Eh ! comment voulez-vous que la France se  
 » lève, interrompt avec vivacité Napoléon ; il n'y a  
 » pas de clergé, il n'y a pas de noblesse, et j'ai tué la  
 » liberté !..... »

s'arrêter le jour où il eut la conscience de son impuissance à réussir. La nature a marqué un terme au-delà duquel les entreprises folles ne peuvent pas être conduites avec sagesse. Ce terme, l'Empereur l'atteignit en Espagne, et le dépassa en Russie. S'il eût échappé alors à sa ruine, son inflexible outrecuidance lui eût fait trouver ailleurs Baylen et Moscou.



LIVRE DEUXIÈME.



ANGLETERRE.

## SOMMAIRE.

Politique de l'Angleterre. — Déclaration de guerre. —  
Insurrection d'Irlande. — Événemens militaires. —  
Paix d'Amiens. — Projet de descente de la part des  
Français. — Campagnes de 1805, 1806 et 1807. —  
Système continental. — Ministère britannique. — Ta-  
bleau de l'armée anglaise. — Recrutement. — Com-  
mandement des forces militaires. — Discipline, mœurs  
et habitudes. — Nomination et avancement. — Officiers-  
généraux. — Récompenses militaires. — Mariages. —  
Éducation des soldats. — Religion. — Justice. — Ad-  
ministration régimentaire. — Infanterie. — Troupes  
étrangères. — Cavalerie. — Département de l'ordon-  
nance. — Artillerie. — Ingénieurs. — État-major. —  
Administration de l'armée. — Service de santé. —  
Considérations générales.

# LIVRE SECOND.



## ANGLETERRE.



Nous avons exposé l'esprit de la révolution française et le caractère de Napoléon. Nous avons dit avec conscience comment les passions d'un seul homme avaient imprimé à la marche d'un grand peuple une accélération et une direction funeste. Si nous n'avons point hésité à reconnaître les causes immédiates de nos malheurs, il est resté cependant au fond de notre ame quelques doutes sur ce qui serait arrivé, si nous nous fussions tenus envers les autres peuples dans des rapports de modération et de justice. La France pouvait-elle subsister libre et puissante à côté de la libre et puissante Angleterre ?

La nation française n'avait pas attendu, pour

vaincre , que Bonaparte apparût dans nos rangs, et les Anglais avaient juré notre perte avant qu'il projetât la leur. Ils savaient par leur propre histoire que les révolutions sont pour les États des améliorations plus ou moins douloureuses, et qu'abandonnées à elles-mêmes elles laissent toujours pour produit net une augmentation de puissance <sup>1</sup>. C'était assez de la volonté nationale pour irriter nos ennemis de tous les temps contre le consolant avenir que nous promettaient des institutions nouvelles.

Un sentiment moins justifiable dans ses motifs et plus actif dans ses effets, vint s'y joindre. L'Angleterre est une république conduite par les représentans héréditaires et temporaires de l'aristocratie , et dans laquelle la couronne

<sup>1</sup> Charles Jenkinson disait au Parlement d'Angleterre :  
« La France est votre ennemie naturelle : république ,  
» elle l'est encore plus que monarchie. On sait moins où  
» s'arrêtera un peuple qu'un roi. » Celui qui tenait ce langage en 1792 était, sous le nom de comte de Liverpool, premier ministre d'Angleterre en 1814.

royale n'est qu'une couronne de pair un peu plus ornée que les autres. Les cris d'égalité poussés avec ivresse sur le rivage gaulois avaient trouvé de nombreux échos à l'autre bord de la Manche. Presque tous ceux qui partageaient les avantages du gouvernement de la Grande-Bretagne tremblèrent pour leur autorité et leurs richesses. Remontant à la source du mal, ils résolurent d'exterminer la révolution et la France. Les décrets des aristocraties sont immuables, parce qu'ils expriment des intérêts qui ne changent jamais.

Dès l'année 1791, les agents anglais sur le continent commencèrent à ameuter l'Europe contre les Français, violateurs de la majesté des trônes. La situation personnelle de Louis XVI n'entraîna que comme un prétexte dans ces menées diplomatiques; car plus tard le cabinet de Saint-James, si habile dans l'art de la corruption, ne tenta pas le moindre effort pour sauver la tête de l'infortuné monarque, et l'on serait porté à croire qu'une politique féroce

s'est réjouie de voir deux ou trois cents individus commettre au milieu de nous, moins par opinion que par peur, un crime d'origine anglaise. Quoi qu'il en soit, l'Europe était en armes, et le canon grondait depuis Anvers jusqu'à Nice, avant que la puissance, première instigatrice de la querelle, fût entrée dans la lice des combattans. La Convention nationale déclara la guerre à la cour de Londres le 1<sup>er</sup> février 1793.

L'ANGLETERRE a opposé à la France ses armées de mer et de terre, et surtout ses trésors et ses intrigues. Notre marine, régénérée pendant la guerre d'Amérique, avait été désorganisée par la révolution. Avec des flottes dépouillées d'officiers, et peuplées de matelots insubordonnés ou novices, nous n'avons pas pu balancer la supériorité de cette race de tritons, qui avait rangé sous son pavillon presque toute l'Europe maritime. Nos vaisseaux ont été pris ou détruits un à un, ou par escadres.

Les premières expéditions militaires des An-

glais ont réussi seulement en ce qui dépendait de la marine. Toulon leur fut livré par la trahison, et ils ne surent pas s'y maintenir. L'île de Corse, dégarnie de troupes et théâtre de faction, fut une proie facile. Ils envoyèrent une armée attaquer les Antilles françaises, que la métropole avait délaissées. Saint-Domingue échappa à leur domination, grâce à l'énergie de la population noire. Nos autres possessions lointaines furent conquises. Quand la Hollande et l'Espagne furent entrées dans le système de la république française, les colonies hollandaises et les îles espagnoles éprouvèrent le même sort. La conquête de l'Archipel des Indes occidentales a coûté cher à l'Angleterre. Trente mille de ses vétérans ont été dévorés par la maladie sur cette terre, dont les poisons sont toujours prêts à venger les vieux attentats de l'Europe contre elle.

Les drapeaux de l'armée n'attirèrent pas à eux, dans la guerre continentale, la moindre parcelle de la gloire que recueillait sur toutes les

mers le pavillon britannique. Dix mille Anglais, débarqués à Ostende peu de temps après la déclaration de guerre, se joignirent à vingt-cinq mille Hanovriens, Hessois, Brunswickois. Cette armée anglo-allemande que commandait le duc d'York, et dans laquelle servaient deux autres fils du roi d'Angleterre, fut employée aux opérations qui précédèrent l'investissement de Valenciennes et au siège de cette place. Valenciennes tombé, Cambrai bloqué et les Français hors d'état de recevoir une bataille, le chemin de Paris était ouvert aux coalisés. Les Anglais voulurent alors opérer pour leur compte; et tournant brusquement à droite, ils mirent le siège devant Dunkerque. Les Français allèrent au secours. L'attaque de la place avait été mal dirigée. Le duc d'York ne sut pas prendre un parti décisif. Son armée d'observation s'était fait battre à Bambecke et à Hondschoote; il leva précipitamment le siège, abandonna la plus grande partie de la grosse artillerie, et ne dut qu'à l'incapacité de

son adversaire (le général Houchard) d'avoir pu échapper à un plus grand désastre.

Après cet essai malheureux, le corps du duc d'York combattit mêlé avec les Autrichiens et les Hollandais. L'infructueuse défense de la West-Flandre et des Provinces-Unies pendant la campagne de 1794, fut terminée par une retraite pillarde. Les Anglais regagnèrent leur île, emportant avec eux les malédictions du peuple, et laissant à la coalition le fâcheux souvenir de leur incompatibilité d'humeur avec les autres troupes, même avec celles de l'électeur d'Hanovre.

L'or de l'Angleterre était un instrument de destruction plus redoutable que ses armées et ses flottes. La guerre moderne traîne à sa suite un matériel coûteux et des fourmilières de soldats. Une industrie prodigieusement active peut seule en supporter long-temps les frais. Les rois levèrent des hommes et fabriquèrent des armes; le ministère britannique se chargea de tout payer. Il raviva les passions quand elles